

### III) LA DÉPORTATION – AUSCHWITZ :

Venant de Loibl-Pass, kommando de Mauthausen à la frontière austro-yougoslave où nous construisions un tunnel routier à 1800 mètres d'altitude, le train a stoppé. Nous sommes arrivés au terme d'un long et pénible voyage.

Après une longue attente, les lourdes portes des wagons sont enfin ouvertes et les SS avec des cris gutturaux nous harcèlent comme un troupeau de fauves. Il faut sauter des wagons car il n'y a pas de quai. La neige et la boue amortissent la chute de quelques vieux ingambes.

C'est Auschwitz. Un paysage de désolation. Un ciel gris plombé. De la neige, de la boue, des bâtiments ternes à perte de vue. Il fait froid. Des SS armés de mitraillettes surveillent la descente du train. Mais ce qui attire particulièrement l'attention, ce sont des hommes vêtus de pantalons, vestes et bérets entièrement rayés, costumes de forçats qui s'agitent autour de nous, s'emparent de tous nos bagages qu'ils jettent en tas pêle-mêle. Certains d'entre eux, un brassard sur la manche, une trique à la main, distribuent des coups, hurlent de brefs commandements qui semblent activer le travail des autres.

Groupés en deux longues colonnes, hommes d'un côté, femmes de l'autre, ce qui ne s'est pas accompli sans cris ni larmes des femmes séparées de leur mari et de leurs enfants. Et nous avançons lentement. Un à un, les hommes défilent devant un officier SS élégamment et chaudement vêtu qui après un regard à chacun d'entre nous, nous fait signe : à gauche, à droite, à gauche, à droite et bientôt sur les 1500 personnes de notre transport ne restent plus que 150 à 180 hommes, environ 80 jeunes femmes - tous les autres, vieillards, femmes, enfants ayant été chargés sur des camions jaunes qui sont rapidement partis.

Après avoir vidé les tinettes, notre colonne, par rangs de cinq, quitte enfin la gare ou plus exactement ce vaste terrain vague où s'enchevêtrent des voix ferrées. Nous avançons dans la neige, la boue, les flaques d'eau pour arriver cependant sur une route bordée de fils de fer barbelés et de baraques à l'intérieur desquelles nous apercevons « les costumes rayés » - les pyjamas. Par places, des miradors, d'où émergent les canons des mitrailleuses et après une demi-heure de marche, nous arrivons au lager d'Auschwitz. Au dessus de la porte monumentale sont gravés ces mots : « Arbeit macht frei ». Nous apprendrons bientôt que pour nous, il n'y a pas d'autre liberté que dans la mort.

Nous sommes conduits au block 11. C'est à la fois la prison et le lieu d'exécution du lager. À l'extrémité de la rue dans laquelle nous pénétrons pour accéder au block, se trouve un mur, comme dans un stand de tir, marqué par des milliers de traces de balles. Fixées au mur du block, également dans la cour, de courtes potences... Nous apprendrons que les caves du block sont divisées en cellules étroites où un homme ne peut se tenir ni debout, ni assis, ni couché, seulement recroquevillé et que certains ont attendu là plusieurs jours l'heure de leur exécution.

À notre arrivée au block, nous avons d'abord été dépouillés de nos montres, bagues, bijoux et de tout le contenu de nos poches. Ensuite, obligation de remettre tous nos vêtements, linge, chaussures, etc. Nus comme des vers, nous avons couché à deux ou à trois dans chaque lit. Le jour, dès le lever du soleil, nous avons été rassemblés dans une pièce vide où nous restâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit. Nous y fûmes tous rasés partout, cheveux, poils, par une équipe d'habiles coiffeurs, tatoués jusqu'au bout des ongles, anciens détenus, condamnés de droit commun.

Pour nourriture, une soupe dans une cuvette à toilette, naturellement sans cuillère, où nous lapâmes tels des animaux, chiens ou chats.

Le jour suivant, à l'aube, séance de douche après un trajet de quelques centaines de mètres complètement nus dans la neige. Au retour, nous touchâmes la fameuse tenue rayée, une chemise, un caleçon, une paire de sabots.

Dès le premier jour, nous fîmes connaissance avec la brutalité des SS (au moins pour ceux qui n'avaient pas encore eu, en France, l'occasion de tester leurs méthodes d'interrogatoires). Un SS en pénétrant dans la pièce où nous devions dormir, remarqua une odeur de tabac, signe que nous n'avions pas tout donné lors du dépouillement. Il se rua sur nous, nous frappant sauvagement avec un nerf de bœuf. Aucun n'échappa aux coups... Certains furent même profondément blessés.

Notre séjour au block 11 devait durer une semaine pendant laquelle nous devions apprendre par la bouche de détenus anciens (coiffeurs, hommes de corvées, secrétaires) ce qu'était Auschwitz-Birkenau. Nous connûmes aussi le sort réservé à toutes les autres personnes de notre transport parties en camions : arrivée à Birkenau, passage au vestiaire et une fois nus, la chambre à gaz et le four crématoire ; les très vieux, les grands malades, les infirmes ne passant même pas au gaz mais envoyés directement au crématoire après avoir reçu quelques coups de bâton bien assésés.

Nous vîmes au block 11 quelques jeunes détenus de 18 à 20 ans complètement castrés... Et nous assistâmes à la mise à mort d'un jeune italien, arrivé la veille, qui ayant refusé d'obéir à l'ordre d'un kapo (détenu gradé) fut roué de coups dans un corridor par les SS et d'autres kapos jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Du block 11, nous allâmes au block 24 en quarantaine de trois ou quatre jours pendant lesquels nous pûmes prendre contact avec des co-détenus à l'occasion de corvées dans différents autres blocks. Nous eûmes alors la confirmation des atrocités du camp dont nos camarades avaient été les témoins oculaires. Le chef du block 11, géant brutal, ne nous dit-il pas lui-même qu'il y avait eu 3 500 000 morts à Auschwitz, ne devant lui-même la vie qu'au fait qu'il était le complice et souvent l'agent d'exécution des SS.

Le 15 décembre 1944, douze jours après notre débarquement à Birkenau, nous fûmes mis en camions et expédiés, tels du bétail, vers ce qui devait être notre lieu de travail : le kommando *Gute*

*Hoffnung* (« Bon espoir »), situé à quinze kilomètres d'Auschwitz, près du village de Libiaz. Là, se trouvait la mine de charbon de *Janina Grube* ayant appartenu, avant l'arrivée des Allemands, à la compagnie galicienne des mines dont le siège social se trouvait avenue de la Victoire à Paris.

Le nombre de détenus du camp fut d'abord de 300, en grande partie polonais. Il passera ensuite à 500 jusqu'à l'arrivée d'un transport hongrois. C'est à ce moment que le camp qui comprenait trois baraques sera agrandi par la construction du block 4, le block 2 devenant l'infirmerie indépendante tandis que l'ancienne infirmerie sera convertie en réfectoire. En janvier 1945, le nombre de détenus était de 900, de toutes nationalités : polonais, hongrois, tchèques, russes, hollandais, slovaques, grecs, allemands et français.

Les SS logent à l'extérieur. Le camp est entouré de fils de fer barbelés à l'extérieur et à l'intérieur, de fils à travers lesquels passe le courant à haute tension. Aux quatre coins du camp, un mirador.

La vie des détenus est plus épouvantable que tout ce qu'on peut imaginer. Trois catégories de travailleurs s'épuisent jusqu'à la mort : les mineurs de fond (les plus nombreux), les travailleurs de surface occupés au débarquement des wagons, au transport des bois, du ciment, des parpaings, l'équipe d'entretien du camp, des routes et voies ferrées à laquelle il faut ajouter des cuisiniers et des infirmiers.

Le commandant du camp, secondé par une quarantaine d'autres SS, assure la surveillance et donne les directives.

Parmi les détenus, il y a une hiérarchie en tête de laquelle figure le lagerältester puis le lagerkapo, les oberkapos, les kapos, les blockältesters, etc. Le coiffeur lui-même est un personnage important. Les postes les plus importants sont confiés à des allemands, en général condamnés de droit commun, sortis de prison pour entrer dans les camps. Bien que détenus comme les autres, ces gradés se font les dociles auxiliaires des SS, distribuant des coups et les dépassant même en brutalité.

Les mineurs sont répartis en trois équipes : deux de jour, une de nuit. Chaque équipe est divisée en plusieurs sections. Chaque mineur a un numéro correspondant à celui qui a été tatoué sur son bras au block 11 à son arrivée à Auschwitz - c'est la marque infamante de tous les détenus.

Les SS qui escortent les mineurs du camp à la mine sont particulièrement brutaux et ne ménagent pas les coups de pointe de fusil, les coups de pied dans les tibias ou les chevilles. Ils ne descendent fort heureusement jamais dans la mine mais ils y sont avantageusement remplacés par les oberkapos, kapos et steigers, contremaitres allemands ou polonais, personnel civil de la mine appartenant au parti National-socialiste (nazi) et appliquant par conséquent les mêmes méthodes que les SS.

En arrivant à la mine, on entend un bruit sans cesse croissant au fur et à mesure que l'on

approche de l'entrée du local où se trouvent les ascenseurs. Ce sont les pompes chargées d'envoyer l'air au fond des galeries et d'en aspirer l'eau. Ce bruit ressemble au souffle haletant d'un animal fantastique assoiffé de sang qui aspire peu à peu la vie des hommes qui travaillent à 400 mètres sous terre.

À l'entrée des ascenseurs, contrôle de numéros, tête découverte, prétexte à la distribution de coups pour cheveux insuffisamment courts et bousculade pour prendre plus vite l'ascenseur libérateur. La descente s'effectue par groupes de vingt. Une secousse, un bourdonnement d'oreilles, un choc, les grilles de l'ascenseur vomissent leurs occupants dans les galeries larges et bien éclairées. Le lieu de travail est éloigné d'une demi-heure, trois quarts d'heure de marche.

La lampe à carbure à feu nu mise en état de marche, chacun se dirige vers son calvaire en évitant le plus possible les flaques d'eau dans lesquelles on est parfois obligé de patauger jusqu'aux genoux. Les galeries vont en se rétrécissant, la lumière électrique se fait plus rare. L'eau suinte de toutes parts. On se heurte le front à des poutrelles disjointes puis l'éclairage électrique disparaît tout-à-fait. On arrive à son poste. Quelquefois, on y parvient facilement, d'autres fois, il faut escalader des échelles branlantes, ramper à quatre pattes dans l'eau et dans la boue.

Le travail commence : pelles, pioches, pics, marteaux piqueurs, foreuses entrent en action, maniés dans toutes sortes de positions, le plus souvent à genoux, voire même à plat ventre, recroquevillé dans l'eau, dans la boue... Il faut tirer et pousser les wagonnets, amener les bois, les porter, ramper avec. Il faut travailler vite, toujours plus vite. Les kapos sont là qui frappent, les steigers qui battent, les ouvriers civils qui les imitent pour avoir leur rendement eux-mêmes sans se fatiguer. Les coups de poing, de pied, de pelle, de pioche pleuvent sans cesse. Sans arrêt, sans répit. Le travail, les coups et par-dessus tout cela, le bruit ! Celui des pompes, celui de la machine qui, par secousses, achemine le charbon dans les wagons, celui des explosions de charges de dynamite. Et ce travail continue sans arrêt, sans pause. Le rendement est terrifiant.

Le retour au camp n'apporte pas la tranquillité. C'est l'appel avec les longues stations dehors par tous les temps, tête nue, dans un garde-à-vous absolu. Ce sont les corvées dans le lager : épluchage des patates ou transport de ciment, de pierres, de planches pour la construction d'une nouvelle baraque ou l'amélioration des autres. C'est l'heure du « sport ». Tous les détenus d'un block sous le commandement et les coups d'un SS ou d'un kapo sont contraints à faire des exercices très fatigants car un lit a été mal fait ou une chambre mal balayée. Les punitions sont collectives.

C'est le bain, c'est souvent la mort. Un homme est tombé épuisé au travail. Ses camarades l'ont apporté à l'infirmerie. Son œil est terne, il bave un peu et ne répond pas quand on l'appelle. On le couche et quelques heures après, sans avoir repris connaissance, il rend son dernier soupir.

Les travailleurs à la surface ont souvent des tâches aussi dures que celles des mineurs. S'ils ont l'avantage d'être en plein air, par contre, ils sont toujours sous la surveillance des SS qui ne les

ménagent pas. Il faut travailler par tous les temps de l'aube au crépuscule. Des hommes amaigris ploient sous le poids d'un tronc de trois mètres de long, de trente centimètres de diamètre qu'ils portent seuls, trébuchant, tombant souvent, relevés à coups de crosse ou de pointe de canon de fusil dans les côtes. Ils ont à parcourir plusieurs centaines de mètres du wagon (qu'on a déchargé à toute allure) à l'emplacement où l'on empilera les bois pour les descendre dans la mine. Par sadisme, les plus faibles sont chargés des fardeaux les plus lourds et les SS rient quand le détenu trébuche sur les obstacles cachés par la neige et s'étale, écrasé par sa charge. À l'infirmerie, on panse des mains et des pieds gelés tandis que l'on meurt davantage.

Les conditions de vie des travailleurs du camp pourraient être moins pénibles que celles des mineurs ou celles des travailleurs de surface. Ils ont un peu moins de SS autour d'eux mais fréquemment, le lagerführer lui-même et constamment le lagerältester et le lagerkapo, un allemand condamné de droits commun, brutal, dangereux, en détention depuis déjà vingt et un ans. Il ne laisse pas un instant de répit aux détenus sous ses ordres, capables de les faire travailler jusqu'à dix heures du soir et de les réveiller ensuite à deux heures du matin et cela plusieurs jours de suite. Là aussi les coups pleuvent. La discipline du lager ne s'accommode que de brutalités et de mauvais traitements.

La nuit, le lager est fortement éclairé par des projecteurs nombreux, situés à l'extérieur et à l'intérieur du camp. Dans les blocks, aucune lumière. Tout est calme mais cela ne saurait durer. En effet, il est trois heures et demie et c'est le réveil. À la cuisine, il y a déjà de la lumière. En trente secondes, dans les blocks, les hommes sont debout. Celui qui s'attarde dans son lit reçoit une correction sévère.

Se lèvent à trois heures et demie, les travailleurs du camp, tous les travailleurs de surface et les mineurs de la première équipe. Les mineurs sont les plus pressés mais tous doivent faire vite : on ne travaille pas posément lorsqu'on porte la tenue rayés. La trique est toujours là, haut levée et au moindre prétexte, elle s'abat sans pitié. À quatre heures et demie, premier rassemblement signalé par quelques coups de gong qui retentissent dans tout le lager. Les hommes courent, les derniers arrivés sur les rangs étant toujours battus et c'est la distribution du pain, de la margarine, de la rondelle de saucisson, au réfectoire où pénètrent successivement et à mesure que les autres sortent, les travailleurs de la mine, ceux de la surface, ceux du camp. Les mineurs se hâtent, ils doivent maintenant toucher leur lampe, la préparer et à cinq heures quinze, nouveaux coups de gong : rassemblement des ouvriers du fond qui partiront quelques minutes après, en colonne par cinq, marchant au pas, se découvrant en passant devant le block des SS. Ils seront suivis peu après par les kommandos de surface. Quant aux travailleurs du camp, ils sont déjà à leurs occupations.

Il est un tout petit peu plus de sept heures, on entend, sans cesse croissant, le bruit d'une trompe marchant au pas cadencé : c'est l'équipe de nuit qui rentre du travail, se découvrant à nouveau en passant devant la maison des SS. Un, deux, trois, quatre ! Un, deux, trois, quatre ! Les

grosses chaussures de bois et le bas du pantalon ne forment plus qu'une masse grise de boue, les vêtements sont maculés de boue, les mains sont noires. Un, deux, trois, quatre ! Ils sont dans le lager et marquent le pas devant le block 1 où sont les magasins de lampes, de vêtements, les douches. Leur visage est sale, noir, souillé de charbon, de poussière, de boue. Leurs traits sont tirés, leur regard terne. Un, deux, trois, quatre ! Les pyjamas de toile flottent autour de squelettes vivants. Leurs épaules sont courbées, leur dos vouté, ils sont las, ils sont tristes, ils marquent le pas. Un, deux, trois, quatre ! Mais soudain, un commandement a retenti et les voilà qui se hâtent vers les magasins, qui courent aux douches. Vite, vite, la schlague est là qui frappe déjà ! Peu après, l'équipe de nuit touchera également son pain et ira se coucher.

Vers neuf heures, sortent des blocks les hommes de la seconde équipe qui sont rentrés du travail à une heure du matin. À dix heures et demie, ils toucheront leur pain et vers midi et demi, la soupe, après les travailleurs du camp. Ils seront rassemblés vers quatorze heures pour partir au travail. Après seize heures reviennent les mineurs de la première équipe, suivant le même rite et dans le même état de fatigue que l'équipe de nuit. À seize heures trente (ou 17h ou 18h selon la saison) a lieu l'appel.

L'appel ! Comme pour tous les rassemblements, le gong a retenti. Si possible, les détenus se hâtent encore plus que pour les autres. Ils sont groupés par block dans un garde-à-vous impeccable, qu'aucun prétexte ne doit troubler. Ils sont comptés. Tout le monde est là et c'est heureux car sinon, la station sur place de l'appel se prolongera pendant des heures. Puis les SS arrivent qui comptent à nouveau, vérifiant le chiffre donné par le lagerältester. Enfin, le lagerführer s'avance. A un commandement, tous les hommes se découvrent. Il formulera quelques observations, annoncera des sanctions. Deux détenus sortent des rangs ; ils doivent recevoir 25 coups de matraque sur le cul, devant tout le monde rassemblé. Le lagerkapo frappera. Qu'ont fait ces hommes ? L'un est signalé par le contremaitre de la mine pour travail insuffisant : il n'a sorti que 14 tonnes de charbon au lieu de 15... L'autre n'a plus de chemise, on la lui a volée !

Le lagerführer, les autres SS se retirent tandis que les détenus restent encore immobiles jusqu'à ce que le lagerältester veuille bien donner l'ordre de la dispersion. C'est la ruée vers les lavabos pour la première équipe tandis que l'équipe de nuit pénètre au réfectoire pour y recevoir la soupe et que les travailleurs du camp et ceux des commandos de surface rejoignent leur block ou prennent le chemin de l'infirmerie.

Parfois, un block entier ou tous les blocks vont faire encore une demi-heure ou une heure de sport par mesure disciplinaire. Sanction terrible après une dure journée de labeur. Ils la terminent exténués, brisés, anéantis, à bout de souffle. Quelles que soient les conditions atmosphériques, l'appel aura duré longtemps, trop longtemps, augmentant les souffrances de ces hommes misérables.

Sitôt l'appel terminé, c'est la ruée vers l'infirmerie. Les détenus se présentent soit au

pansement, soit à la visite du médecin-chef lui-même détenu. Pendant trois heures vont défiler 150 à 300 malades qu'auscultent ou pansent 5 détenus, médecins ou infirmiers. Pour être admis malade couché, il faut accuser une température de 39°C ou présenter une affection nécessitant une intervention chirurgicale.

On voit de tout : ulcères étendus, furoncles, phlegmons, plaies plus ou moins profondes dont la guérison demandera beaucoup plus de temps qu'il n'en faudrait pour des individus sains d'autant plus que les opérés reprendront le travail avant complète guérison et devront supporter pendant des semaines les douleurs de blessures en apparences insignifiantes mais qui gênent dans le travail, se rouvrent sous l'effort, sous un choc ou simplement le contact des vêtements ou le frottement des chaussures. Les pieds surtout sont en mauvais état car les chaussures sont lamentables, trop grandes ou trop petites, déchirées, déformées. Les pieds nus s'y abîment rapidement pendant que la boue de la mine ou du chemin envenime les moindres écorchures qui vont devenir un abcès ou un phlegmon. La station debout ajoutée à la misère physiologique détermine l'œdème, enflure des jambes qui se couvrent de plaies suppurantes. L'organisme n'est pas en état de présenter une auto-défense suffisante, l'infection souvent s'étend, parfois se généralise et la petite écorchure du talon conduit au four crématoire...

La discipline est aussi dure à l'infirmerie qu'ailleurs, autant pour les malades que pour le personnel non gradé. Au moindre prétexte, les uns et les autres sont battus par le médecin-chef ou le chef de block qui ont la main aussi leste que les kapos et qui emploient les mêmes méthodes. Cependant, les soins sont attentifs et sérieux dans la mesure où le permettent les moyens matériels, produits pharmaceutiques et instruments qui manquent souvent.

Le médecin SS d'Auschwitz vient une ou deux fois par mois visiter l'hôpital du camp. Il examine le diagnostic de chaque malade et quelquefois se fait présenter les travailleurs non-hospitalisés. Aujourd'hui, 20 ou 30 malades ont été inscrits pour partir à Birkenau.

Un dimanche à huit heures, alerte ! Le médecin SS est là. Visite rapide des malades de l'infirmerie dont une quinzaine sont choisis tandis que le gong retentit pour un rassemblement général. Tous les détenus vont défiler à l'ambulance devant le SS. Ils sont nus et passent très vite. Une liste de noms s'allonge. Malheur à ceux qui ont des plaies trop nombreuses ou trop profondes, à ceux dont le maintien n'est pas assuré : leur numéro sera noté. Deux ou trois jours après arrivera un transport de nouveaux détenus et tous ceux choisis par le médecin SS partiront. Où iront-ils ? Mais à Birkenau, au lager B2F où dès la descente du camion, ils passeront à la chambre à gaz puis au crématoire. Ainsi, le 24 octobre 1944, 118 hommes étaient partis... On a vu pousser le cynisme jusqu'à demander un certificat de décès au camp.

Tous les détenus vivent constamment dans la peur. Celle des coups, celle de la mort. Sur

leurs visages, dans leurs attitudes de bête traquée se lit toute leur misère : la faim, la fatigue, la maladie, l'angoisse. Chacun s'attend d'un jour à l'autre à passer au gaz. La méthode de dépression nerveuse ajoutée aux fatigues physiques atteint son but : sous son costume de forçat, astreint à des travaux forcés exténuants, sous l'empire de la faim, des morsures du froid, toujours traqué, anxieux, sans espoir, le détenu n'est plus un homme. Civilisation, monde, éducation, tout disparaît.

C'est la loi de la jungle !

Ils sont condamnés à mort avec sursis mais ils veulent vivre pour voir la fin. Pour cela, les sentiments altruistes font face au plus pur égoïsme : on ment, on dénonce, on vole, on se bat. Les kapos tuent. Il n'y a plus de dignité humaine. On mange des pommes de terre crues, des trognons de choux extraits de tas d'ordures, de la soupe accidentellement répandue sur le sol. Les SS sont ravis... Puis la santé s'altère, les nerfs se détraquent, les affections les plus graves se déclarent. Les SS sont en délire ! Ne vient-on pas de construire à Birkenau un sixième four crématoire entièrement moderne avec robots mécaniques pour y enfourner les corps ?

Rares sont les détenus qui échappent à l'implacable loi de dégradation du lager et à celle de la mort. Sur 180 français arrivés en février 1944, il en restera un vingtaine en janvier 1945.

Et c'est soudain l'offensive russe apprise au camp dans la soirée du 14 janvier. Le 15, les femmes de SS, les allemandes de la région partent. L'effervescence règne au lager.

Partout, préparatifs de départ et le 18 à quatorze heures, évacuation du camp. Tous les SS escortant à peu près 800 détenus, prennent la route. Quarante-quatre malades, incapables de faire une longue marche à pied, restent dans leur lit en attendant d'être exterminés avant le départ. Mais non, au dernier moment, on leur envoie même un médecin et un infirmier. Puis les portes du lager sont refermées à clef sur le dernier SS. Des pommes de terre, du charbon, du carbure pour les lampes, l'eau, le courant électrique : voilà de quoi subsister quelques jours.

Une longue et énervante attente commence pour ces hommes qui appréhendent de retomber sous la coupe de leurs anciens bourreaux ou d'être exterminés par un groupe de SS de passage. À plusieurs reprises se présenteront des soldats de la Wehrmacht qui enlèveront le reste du matériel sanitaire mais ne s'occuperont pas des captifs.

Le canon gronde au loin... puis se rapproche. De nombreux avions tournoient dans le ciel. Un jour, du matin au soir, nous verrons défiler sur une route distante d'un kilomètre, une suite ininterrompue de véhicules surtout hippomobiles. La DCA ne tirera plus. Un dernier canon installé à cent mètres du camp cessera de se faire entendre.

Le jeudi 25 janvier, le cuisinier Coste revient précipitamment nous donner le réveil par ce cri joyeux : « Les Russes sont là ! »

Un moment après, quatre hommes sont sortis de la baraque de l'infirmierie, quatre français : Robert MASPACHER, Pierre LÉVY, Robert HALPER, Louis CHANEL. Les obus sifflent nombreux et tombent tout autour du lager. Ces quatre hommes qui marchent droit, la tête haute, n'en ont cure. Ils franchissent la porte ouverte par les Russes. Ils sont à l'extérieur du camp de concentration.

Ils sont libres.

Louis CHANEL.